

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Burte : *Wiltfeber, der ewige Deutsche*; Leipzig, G. K. Sarasin, M. 4. — Hermann Stegemann : *Theresele*; Berlin, Egon Fleischel u. Co. M. 4. — Hermann Stegemann : *Thomas Ringwald*; Berlin, ib., id., M. 4. — Albert Rausch : *Vigilien*; Berlin, ib., id., M. 3. — Armin T. Wegener : *Gedichte in Prosa*, Berlin, ib. id., M. 3. — Memento.

Wiltfeber, der ewige Deutsche. — Le premier roman de M. Hermann Burte révèle un grand écrivain. Il serait difficile de dire ici, en peu de lignes, pourquoi l'auteur se classe d'emblée parmi les meilleurs de son pays et pourquoi *Wiltfeber, l'éternel Allemand*, est une manière de chef-d'œuvre. Le peu de bruit qu'a fait le livre, lors de son apparition, il y a quelques mois, nous permet de constater combien la critique s'est montrée hésitante et à quel point le public a manifesté son effarement en face de ces pages qui sont comme des coups de fouet en pleine figure.

Mais, tout d'abord, s'agit-il véritablement d'un roman? L'histoire de ce Wiltfeber qui rentre dans son pays pour scruter les reins de l'Empire et s'en détourne avec dégoût, apparaîtra aux yeux de beaucoup bien plutôt comme un pamphlet que comme une œuvre d'art. Il faut avoir le sens profond de la langue allemande pour comprendre l'âpre beauté du style de M. Burte. L'auteur, sans conteste, a beaucoup lu la Bible et c'est la magnifique rudesse de Martin Luther, dans sa traduction des prophètes, qui lui a servi de modèle. La forme et les idées, il les doit du reste pour une bonne part à *Zarathoustra*, dont il développe les préceptes, dont il actualise les anathèmes. Ne le tenons cependant pas pour un plagiaire : il a puisé, surtout et avant tout, dans l'inépuisable richesse de sa terre natale. Le langage des paysans d'Allemagne lui a fourni une matière brute dont il a su faire le plus généreux usage. Un trésor à peine explosé s'offrait à lui, mais il fallait pour le découvrir et le faire étinceler au soleil, après l'avoir débarrassé de sa gangue, un goût sûr et un vigoureux tempérament d'écrivain. Forger et assembler des mots, un Allemand s'y peut encore employer, car il use d'un parler qui n'en est encore qu'au premier stade de son évolution, alors que nous écrivons dans une langue dont les normes sont fixées depuis deux cents ans. M. Burte, en puisant aux sources mêmes de l'inspiration populaire, s'est peut-être grisé outre mesure ; pourtant il tire du chaos, qu'il maîtrise parfois avec peine, d'incomparables accents.

En une seule nuit et en un seul jour, Martin Wiltfeber, « l'éternel Allemand », acquiert les douloureuses expériences qui le font désespérer de son pays. Pendant neuf ans il a séjourné à l'étranger et il se doutait bien, à vrai dire, des désillusions qui l'attendaient au retour. Mais un irrésistible besoin de servir la terre natale le poussait vers ce petit village de Greifenweiler, aux bords du Gatterbach, vers cette région mystérieuse, au coude du Rhin, dont s'étaient imprégnées son enfance et sa première jeunesse. L'auteur n'a pas voulu préciser la région où se déroule le drame de conscience qu'il analyse avec tant de vigueur. Si l'on peut en juger d'après les minutieuses descriptions qu'il nous en fait, elle doit être située quelque part entre Bâle et Lerrach, dans cet extrême sud-ouest de l'Allemagne, au carrefour des peuples et des races. Martin Wiltfeber traverse le pont du grand fleuve, une heure avant minuit, et sa première visite est pour le cimetière, dont il déchiffre les tombes au clair de lune. Et aussitôt devant les sépultures modernes et sans style il commence ses invectives qu'il continuera jusqu'au soir de sa vie.

Quelques tombes du vieux cimetière cependant réjouissent son cœur et tournent son esprit vers la douceur. Ce sont celles des réfugiés français, des tisserands huguenots qui jadis s'étaient établis dans la contrée. « Un souffle de beauté s'étend sur ces sépultures ; on y retrouve la mesure et la tenue du style royal de France. »

Et cette beauté solitaire, en un monde devenu laid et désordonné, répand de la joie sur l'esprit du voyageur, et avec une émotion de plaisir, ses yeux passèrent sur les lieux de repos des nobles qui, parce qu'ils étaient d'une même foi, d'une même race et d'une même façon de vivre, se sentaient capables de posséder un style expressif.

Ses pérégrinations conduisent ensuite Wiltfeber en un lieu où l'on remise les vieilles pierres tumulaires et les croix qui ne servent plus. Il remarque de vieilles croix en fer forgé, telles qu'on ne doit plus en faire aujourd'hui parce que notre époque ne possède plus d'artisans :

Où est la forge, où est la tribu des maîtres, des compagnons et des apprenus ? Ils sont tous morts et leur espèce est éteinte.

Le Genevois qui s'est flétris lui-même a répandu dans le monde l'haleine pestilentielle de sa bouche impure qui les fit tous périr, lors qu'il s'écria : Retour à la nature !

Alors la multitude s'est déchaînée et elle massacra les nobles ! Et en même temps que les nobles l'art était massacré ! Car les nobles entraînaient l'art, la divine courtisane.

C'était la noblesse qui avait donné les commandes et qui avait créé le style.

Et lorsqu'ils furent tous exterminés, l'art perdit sa patrie. Cet art qui est l'âme des arts décoratifs.

Et il lui fallut aller mendier auprès de l'Etat, auprès des parvenus, auprès des villes et des gens publics. Mais l'Etat possède l'esprit d'un sous-officier endurci ; les villes, c'est la gente disputeuse des femmes sur le marché ; les parvenus sont d'un sang étranger. C'est pourquoi la Beauté ne fut plus jamais chez elle, on en fit une recluse et une fille publique ; nulle part elle ne fut plus la bien-aimée. Lorsque la populace prit les châteaux d'assaut, elle poussa aussi dans les décombres l'atelier de l'artisan. Et lorsque l'on décapita la noblesse, on frappa l'art à mort. Alors, perdant son sang, il rendit l'âme et depuis lors on n'a plus retrouvé de style. Corabien vigoureux et vivants étaient les styles royaux de France pour que leur rayonnement soit venu jusqu'au cimetière de Greifenweiler pour former des métaux agréables et sévères, en objets dont la mesure et la façon peuvent me réjouir encore aujourd'hui, moi le fils d'un siècle de plâtre.

Il ne faut pas croire cependant que Martin Wiltferber devise toujours en esthète désabusé. La même âpreté qu'il met à démolir notre époque sans art, il l'emploie à parler de la religion, de l'amour, de la société. C'est un aristocrate de la terre qu'exaspère notre industrialisme d'aujourd'hui. Quand il pleure plus loin sur la décadence du village, sur le délabrement de la ferme, où toute chose utile était naguère à sa place, parfaite image du travail joyeux et de la prospérité, ce sont encore les accents des vieux prophètes qu'il déroule.

Wiltferber a découvert au cimetière la tombe de sa première bien-aimée, et tandis qu'il s'achemine vers les premières maisons, il aperçoit celle qu'il abandonna naguère, alors qu'il quitta le pays. Au bord de l'eau, par cette belle nuit de Saint-Jean, elle cueille les herbes magiques pour livrer ensuite à l'onde son corps incomparable. Simples anecdotes dont l'auteur à su tirer les plus heureux effets. Il faut entendre plus loin le dialogue de « l'éternel Allemand » avec le vieux paysan du village, le seul qu'il espérait revoir et qu'il craignait de ne plus retrouver vivant. C'est l'homme de l'ancien temps, le maître de la ferme, dans sa demeure cossue, aux meubles massifs. Le vieillard écoute le jeune homme. Au long discours qu'il lui fait, sa sceptique résignation ne répond que ceci : « Il y a longtemps que le jour du seigneur est devenu le jour de la populace. »

Les « expériences » de Wiltferber se poursuivent. Le voici à l'église et le voici dans la communauté des dissidents où il prend la parole, sans autre effet que de se faire huer. Sa rencontre et ses conversations avec Ursule et Brittloppen, la jeune fille de la noblesse, remplissent toute la seconde partie du volume. Les dissertations politiques et sociales tiennent plus de place que les paroles d'amour, mais c'est pourtant à la conquête de cette belle fille (dont l'auteur a peut-être voulu faire un symbole) que « l'éternel Allemand » emploie les dernières heures de sa journée. Il y a là une jolie évocation de Bâle (appelé Pfalzmünster), ville véritablement allemande, peut-être précisément parce qu'elle est restée en dehors de l'empire, « car tout ce qui est de l'empire est de troisième rang ».

Mais quelle peut être la destinée finale de ce chercher impénitent, dont l'idéal est partout déçu ? L'auteur le fait mourir frappé par la foudre, côte à côte avec la noble demoiselle. Autre symbole sans doute, mais trop facile dénouement d'un livre, où nous ne voulons voir que la véridique confession d'un Allemand d'aujourd'hui, magicien du verbe, qui crie sa colère de voir l'instrument dont il se sert avec tant de maîtrise aux mains d'une nation qu'il abhorre.